



VÍCTOR DEL ÁRBOL  
*Le fils du père*

roman traduit de l'espagnol par Émilie Fernandez et Claude Bleton

actes noirs  
*ACTES SUD*

## DU MÊME AUTEUR

*LA TRISTESSE DU SAMOURAÏ* (prix du Polar européen *Le Point*), Actes Sud, 2012 ; Babel noir n° 73.

*LA MAISON DES CHAGRINS*, Actes Sud, 2013 ; Babel noir n° 143.

*TOUTES LES VAGUES DE L'OCÉAN* (grand prix de Littérature policière / Roman étranger), Actes Sud, 2015 ; Babel noir n° 169, prix SNCF du polar 2018.

*LES PIGEONS DE PARIS*, La Contre Allée, 2016.

*LA VEILLE DE PRESQUE TOUT* (prix *Transfuge*, prix Caméléon), Actes Sud, 2017 ; Babel noir n° 224.

*PAR-DELÀ LA PLUIE*, Actes Sud, 2019 ; Babel noir n° 249.

*LE POIDS DES MORTS*, Actes Sud, 2020 ; Babel noir n° 278.

Ouvrage traduit avec le soutien de l'Acción Cultural Española, AC/E.

**AC/E**  
ACCION CULTURAL  
ESPAÑOLA

Titre original :

*El hijo del padre*

Éditeur original :

Ediciones Destino, Barcelone

© Víctor del Árbol, 2021

Photographie de couverture :

© Jean-Marc Caim et Valentina Piccinni / Millenium Images

© ACTES SUD, 2023  
pour la traduction française  
ISBN 978-2-330-18126-0

VÍCTOR DEL ÁRBOL

# Le fils du père

roman traduit de l'espagnol  
par Émilie Fernandez et Claude Bleton

*ACTES SUD*



*À mon amie, libraire infatigable, Roselyne Gu-  
tierrez, pour un café à Toulouse qui m'a donné  
la clé pour ouvrir cette porte.*

*À Natalia, avec l'espoir qu'un jour elle lise cette  
histoire et comprenne que parfois nous ne pou-  
vons pas renoncer à être ce que nous avons été.*

*À notre mémoire, celle de nous tous.*



*De temps en temps, dis la vérité pour qu'on te  
croie quand tu mentiras.*

JULES RENARD,  
*Journal, 1887-1910.*

*Il faut apprendre à vivre et à mourir, et pour  
être un homme il faut refuser d'être dieu.*

ALBERT CAMUS,  
*L'Homme révolté.*



*Unité d'évaluation et de soins psychiatriques*

*Extrait des notes de Diego Martín*

*Les présentes notes correspondent à la transcription des pages manuscrites trouvées dans la cellule de Diego Martín C. après l'incendie qui s'est déclaré au petit matin du 15 septembre 2011, motif de la présente instruction. Nous avons bénéficié de l'aide d'un graphologue assermenté pour en déchiffrer l'écriture et être fidèle, dans la mesure du possible, au texte original. Néanmoins, il faut prendre en compte qu'une grande partie du manuscrit a disparu lors de l'incendie. Diego Martín s'est probablement mis à cette écriture au début du mois de janvier de cette même année 2011.*

Je ne vais pas te mentir, tout ce que tu as entendu sur moi, et même tout ce que tu n'as pas entendu, est vrai : j'ai enlevé Martin Pearce, je l'ai jeté dans le coffre de ma voiture et j'ai fait plus de mille kilomètres jusqu'à la Grande Maison. Là, je l'ai torturé pendant trois jours et trois nuits, et le 11 novembre 2010 je l'ai tué de deux balles dans la tête. Ensuite, j'ai appelé la police, je me suis assis et j'ai attendu.

Mais ce n'est pas toute l'histoire. Ce n'est même pas la partie essentielle.

La première chose que tu dois savoir sur moi, c'est que d'instinct je me méfie des majuscules. En particulier celle de la Vérité. On accorde beaucoup d'importance à ce mot, mais

tout le monde la manipule comme les gamins manipulent un vase en cristal : on la tripote, on l'abîme et on la trahit sans comprendre ni sa fragilité ni sa valeur. Comme la plupart des gens ne savent pas quoi en faire, ils prétendent qu'elle n'existe pas, sauf s'ils peuvent l'échanger contre une vérité plus arrangeante. Quant à ceux qui la brandissent comme s'ils portaient la Flamme Sacrée, ils me dégoûtent : ils se frappent la poitrine et affirment que dire la Vérité est un acte de générosité ; moi je trouve qu'offrir ce qu'on ne t'a pas demandé n'est pas de la générosité, mais de l'égoïsme.

On prétend que toute histoire a un début et une fin, alors qu'en réalité c'est nous qui choisissons quand commencer et quand finir. Écrire est une façon de mettre de l'ordre et de donner un sens à ce qui n'en a pas ; nous inscrivons l'infini entre deux guillemets temporels. Alors, nous préférons la version qui nous arrange, même si, reconnaissons-le, peu d'histoires sont vraiment extraordinaires quand on les regarde sous le bon angle, mais nous les défendons bec et ongles, car c'est tout ce que nous possédons. Nous sommes ce que nous racontons sur nous-mêmes, et dans ces récits nous sommes meilleurs que dans la vie.

Avant de tuer Martin Pearce, j'étais un professeur d'université qui venait de dépasser la quarantaine, un type terne, sans signe particulier. Ma vie aurait dû suivre son cours jusqu'à son terme évident, mais à un moment donné, les choses ont changé.

Tout a sans doute commencé quand j'avais douze ans. Mon grand-père Simón était miné par un cancer, mais je ne le savais pas encore. Il m'a demandé d'aller faire un tour avec lui dans le parc de la Guineueta. Je me rappelle qu'il faisait froid, et que les feuilles mortes craquaient sous nos pieds.

Il y avait un lac artificiel dans le parc, et dans ses eaux sales flottaient des déchets, des sacs en plastique et des mégots. Il n'y avait pas beaucoup de promeneurs et je trouvais l'endroit plutôt triste. Mon grand-père avait l'air fatigué, appuyé sur la balustrade qui bordait l'étang. Il a poussé un profond soupir et a sorti de sa poche une bague sertie d'une pierre noire.

— Le bonheur n'est jamais comme on l'imagine, a-t-il dit.

Il a caressé la bague un long moment, et je m'attendais à ce qu'il me révèle un grand secret, mais il s'est contenté de la laisser tomber dans l'eau, et de me lancer un regard apitoyé, comme s'il ne pouvait pas m'aider.

— J'espère que tu ne vas pas gâcher ta vie comme l'ont fait tous les hommes de la famille.

Et il a déclaré qu'on rentrait à la maison.

Voilà qui serait un bon début.

Je pourrais peut-être aussi commencer mon histoire plus tôt, quand j'avais dix ans et que ma famille avait quitté la montagne pour s'installer rue de las Torres. Là, j'ai vu l'eau courante pour la première fois ; et mon père a étranglé mon chien de ses propres mains.

Je pourrais aussi choisir un décor plus sophistiqué, remonter jusqu'à ma trentaine, à l'Opéra de Paris, l'été 1998, le soir où j'ai été ému aux larmes à l'acte II de *Madame Butterfly* et où, en tournant la tête pour partager mon émotion, j'ai vu que la femme dont je croyais être amoureux dormait la bouche ouverte, et qu'un énorme poil dépassait de son nez.

Peu importe le début. Aucun d'eux n'expliquera pourquoi un type considéré comme plutôt bien loti décide d'enlever, de torturer et d'assassiner un jeune homme de vingt-quatre ans avec qui il semblait si bien s'entendre. Personne ne sait pourquoi je l'ai fait. Tous ces policiers, juges, avocats, journalistes et médecins ressemblent à des lapins paralysés au milieu de la route par les phares d'une voiture ; pour eux, il n'y a ni avant ni après, ils ne voient que cette image terrifiante. L'assassin. Le coupable.

Assassin. Les mots sont des euphémismes qui offrent une image diffuse de ce que je suis. C'est pourquoi j'ai résolu d'utiliser les miens et de t'écrire, pendant que tu n'existes pas encore. Parce que les questions viendront et tu n'auras pas de réponses. Ces quelques grammes de papier, encore non profanés, t'offriront peut-être un chemin, ou au moins une lampe pour t'aider, le moment venu, à t'engager dans le labyrinthe.

De toute façon, que faire d'autre ici, à part lacérer mon ombre sur les murs.

On veut me persuader qu'on n'est pas dans une prison. On appelle ce lieu une unité d'évaluation et de soins psychiatriques, un lieu où on vous *soigne*. Mais l'illusion se dissipe dès qu'on entend la serrure.

La serrure est une réalité tangible. Celui qui l'ouvre et la referme contrôle votre destin. Telle est la différence entre un homme libre et un homme prisonnier. Comme d'autres auparavant, j'ai succombé à l'évidence. J'ai renoncé à me battre contre ce qu'il y a derrière cette porte – le monde, *leur* monde –, car j'ai compris que l'intimité est un luxe qui ne m'appartient plus. Si vous êtes capable de renoncer à l'intimité, les autres renoncements vont de soi : qu'importe qu'on dispose de vos orifices corporels, vous répondez à leurs questions, souriez si on vous le demande, vous taisez si on vous l'ordonne, levez les bras, collez la langue au palais, avalez les comprimés, nettoyez votre chambre et faites votre lit. Cette capitulation a un avantage, elle offre une sorte de confort auquel vous finissez par vous habituer. Comme un chien attaché à sa chaîne, vous cessez de vous battre pour vaincre, et vous vous battez désormais pour ne pas être vaincu.

Maintenant, les geôliers et moi, on s'entend mieux. Je me comporte particulièrement bien avec Doris, l'infirmière responsable du service. J'ai presque de l'affection pour elle. J'ai mis du temps à apprécier sa beauté paradoxale, pas très évidente, sa ressemblance avec Martha Graham sur son déclin. Un jour, je lui ai demandé si elle l'avait vue danser dans *Steps in the Street*. C'était une question piège, évidemment ; une façon de me moquer d'elle, mais elle a éclaté de rire et m'a regardé de la tête aux pieds comme si j'étais une chiure de pigeon sur sa blouse bleue.

— Oh, j'ai fait mes premiers pas dans la danse classique, mais ma professeure me reprochait d'avoir le bassin trop faible. Je pense que les quatre enfants dont j'ai accouché démentiraient cette allégation.

L'infirmière Doris n'est peut-être pas une Ruth Saint Denis ou une Mary Wigman, mais personne ne peut nier qu'elle a du caractère. Certes, on a parfois l'impression de ne pas parler la même langue, mais, à la différence de beaucoup d'idiots,

l'imbécillité de Doris n'est pas malintentionnée. Seulement congénitale.

C'est elle qui m'a convaincu de m'occuper de la bibliothèque. Encore un euphémisme. On ne peut pas être le bibliothécaire d'une bibliothèque qui n'existe pas. Mais Doris est imperméable au découragement.

— Tu peux certainement tirer quelque chose de tout ça.

“Tout ça”, c'est une salle obscure, sans lumière naturelle ni fenêtres, avec quelques étagères bancales, des cartons de livres cédés par des associations ou des dons de particuliers qu'on aurait pu jeter à la poubelle sans remords, de vieux journaux, des magazines déchirés, des souris fossilisées et des taches d'humidité autour des plafonniers. Pourtant, j'ai fait quelques trouvailles : plusieurs volumes des œuvres de Camus, des tomes joliment reliés d'une encyclopédie d'auteurs classiques. Pas mauvaise du tout : Tolstoï, Joyce, Pessoa, Milton, Baudelaire... Le reste, des romans policiers, des dictionnaires, des guides touristiques, des fascicules d'histoire.

Dans ces cartons, je suis tombé sur une planche étonnante qui met en scène un groupe de Mozabites buvant du thé, ils portent leur traditionnel pantalon bouffant et leur calotte blanche. À l'écart, les femmes observent le groupe sans s'y intégrer, elles portent la tunique ibadite typique de la vallée du Mzab. Elles sont entièrement couvertes d'un épais tissu blanc où n'est tolérée qu'une ouverture dans la capuche pour l'œil droit. J'ignore comment elle est arrivée ici, mais c'est peut-être un détenu qui l'a peinte, autrefois. En tout cas, je l'ai accrochée au mur, à côté de la table qui va me servir de bureau. Ça donne du style à mes nouvelles responsabilités.

L'infirmière Doris n'a pas l'air très convaincue.

— Cette peinture, avec ces femmes voilées, c'est plutôt inquiétant.

— Ce qui nous inquiète, c'est ce que nous ne connaissons pas. Mais quand on a appris à regarder sans préjugés, on peut vraiment apprécier les choses... Il faut du temps.

Parfois, Doris m'observe comme si elle était une des femmes de cette peinture, dont le regard est concentré dans l'orifice unique de leur voile.

— Ce que racontent les journaux, les médias, ce n'est pas vrai. Je ne crois pas que tu sois ce genre d'homme, dit-elle, pensive.

Je préfère sourire, hausser les épaules et m'éloigner de cette zone dangereuse. Ses tentatives maladroitement de me comprendre déboucheraient sur une confusion encore plus grande.

Je consacre toute mon énergie à organiser la bibliothèque, pour échapper à la nausée qui m'habite presque en permanence. Certains matins, je ne peux ni m'habiller ni manger. J'ai l'air d'un cloporte refermé sur lui-même. Je ne ressens absolument rien, aucune pensée ne me traverse, assis à la table de la bibliothèque, je passe mon temps à contempler l'illustration des hommes mozabites et des femmes dans leur tunique ibadite. Je sens leur présence, leurs yeux pénètrent dans ma chair comme un couteau dans le beurre, et ils envahissent mon univers.

Je me demande encore comment ma vie a pu changer à ce point.

Il y a certains détails que tu dois connaître au sujet de Martin Pearce. Je me rappelle un bar, à la fin du mois de juin. Nous étions assis en terrasse. Martin me parlait d'une peintre américaine appelée Linda Bucklin, et soudain son attention a été attirée par une mouche en équilibre sur le bord de son verre où restait un fond de bière. D'un geste vif, il a bouché le verre avec sa main pour l'enfermer. Il sentait les battements d'ailes désespérés de la mouche. "Combien de temps va-t-elle tenir avant de s'épuiser et de tomber dans la bière ?" a-t-il demandé avec un sourire qui dissimulait un aplomb pervers. La mouche se débattait inutilement, car elle ne comprenait pas que sa sottise arrogante, cette façon de se pavaner au bord du précipice, certaine d'être plus rapide que la main de Martin, l'avait conduite à sa propre destruction. "Qu'en penses-tu, devrais-je la prendre en pitié, la laisser s'échapper ? Avoir frôlé la mort une fois suffirait-il à la dissuader de risquer une nouvelle tentative ? La peur s'imprime-t-elle assez nettement dans le cerveau d'une mouche ?"

Voilà le genre de choses que disait et faisait Martin Pearce. Le genre de choses auxquelles il pensait. Et moi, je ne voyais pas au-delà du brouillard. Il me fascinait, et je me demandais si les mouches avaient des traumatismes ou des stress post-traumatiques. Ce genre de questions qui surplombent dangereusement cet abîme qu'on appelle la folie, que tous les hommes de ma famille ont vue de près. La folie qui nous guette comme une ombre, toujours à nos côtés. Je peux devenir fou si je n'isole pas les sons qui m'entourent, si je ne les identifie pas, si je ne les place pas dans la bonne case : le rire épais du type à la trogne de sanglier qui se pisse dessus, la voix encombrée de glaires du vieux qui passe ses journées à réclamer sa mère, les pleurs du géant qui se ronge les ongles sans jamais les recracher, il les collectionne, les sort de sa poche et vous les montre comme un précieux butin.

Autant de sons collés au mur lisse, fixés dans le plâtre. Impossible de leur échapper, de ne plus les entendre.

J'ai peur de devenir un être diffus, ni réel ni irréel.

Il y a un nouvel interné. Il s'appelle Hernán et il traîne les pieds d'un air vaincu. Personne ne sait qui il est ni ce qu'il a fait pour se retrouver ici. Il est silencieux, efficace, et il calcule chaque geste avant de l'exécuter. Il a une grosse brûlure sur le côté droit du visage. Quand il entre à la bibliothèque et me demande s'il peut jeter un coup d'œil, la peau qui borde le cratère de sa brûlure s'empourpre. Je le préviens en plaisantant à demi :

— Prends garde, certains livres sont des plantes carnivores, malgré leur air inoffensif.

Il me regarde sans comprendre. Je le laisse fureter en l'épiant du coin de l'œil. Il est soigneux quand il prend un livre, il lit le titre sur la tranche et le feuillette avant de le reposer sur l'étagère. Deux ou trois fois, il me lance un regard assorti d'un sourire timide auquel je ne réponds pas.

— Que penses-tu de celui-ci ? me demande-t-il en désignant un volume plutôt défraîchi de *Faust*.

— *“Dans l'existence, ami, lancez-vous sans rien craindre ; tout le monde y prend part, et fait, sans le savoir, des choses que*

*vous seul pourrez comprendre et voir !*” – Je vois le doute suspendu à ses lèvres, et la perplexité dans son regard. – C’est encore un peu tôt pour aborder Goethe. Tu ferais mieux de chercher autre chose.

Il choisit un de ces romans sur les psychopathes très intelligents et impitoyables. Je ne peux m’empêcher d’être triste, j’imagine mon enfermement comme Clawdia Chauchat dans *La Montagne magique*, au sanatorium de Berghof. Là-bas, ils étaient habitués à recevoir des patients d’un certain niveau social, et on exigeait du personnel une prestance presque romanesque et une culture livresque. N’importe lequel aurait pu être un personnage de tragédie grecque, même le serveur le plus banal, même l’homme de ménage chargé de nettoyer les latrines. Ici, en revanche, je me sens l’égal d’un fauve exotique, en cage pour le plaisir des crétins qui me jugent sans me comprendre. J’ai très envie de leur sauter à la gorge !

Parfois, cette sensation de relâchement extrême disparaît comme elle est venue, et je suis repris d’une énergie incroyable, gagné par un besoin d’activité qui me pousse à me multiplier : je deviens incroyablement loquace, je ris de n’importe quoi, change tous les livres de place, nettoie les dos avec frénésie, écris comme si j’étais possédé par un démon, froisse mes feuillets et recommence. Au cours de ces périodes, je soigne particulièrement mon hygiène, je me brosse les dents six ou sept fois par jour, je suis obsédé par le cérumen dans les oreilles et par la saleté invisible sous les ongles, je me taille minutieusement la barbe comme j’en avais l’habitude avant, je m’habille comme si je devais encore me rendre à mon bureau de l’université. Je suis partout à la fois et j’ai l’impression lancinante que je manque de temps.

Jusqu’au moment où revient le découragement antérieur, de façon cyclique. On dit que je suis un dépressif cyclothymique. Le Dr Norton et les experts assermentés débattent en ma présence pour établir un diagnostic. Ils utilisent un langage crypté, comme les alchimistes, mais ils ne disent rien de nouveau ; seule la terminologie change, comme on ravale à intervalles réguliers la façade de cette prison pour lui donner un air moins vieux et plus humain. Norton m’observe

comme si j'étais atteint d'une sorte de peste, incurable et radicale. À cause de lui, j'ai l'impression d'être comme ces femmes cubiques, étranges et démembrées des tableaux de Fernand Léger, qui plaisaient tant à Martin Pearce. Je me rappelle ce qu'il m'a dit quand je lui ai montré une reproduction de *Deux femmes tenant des fleurs*. Il a observé ces personnages assez longtemps, sérieux et concentré, s'est tourné vers moi et a secoué tristement la tête.

— Nous ne sommes que des miroirs brisés, n'est-ce pas ? Incapables de retrouver leur intégrité.

Aujourd'hui, il y a eu un incident à la bibliothèque. J'ai surpris quelqu'un qui déféquait entre les étagères du fond. Il s'essuyait avec la première page de *Du côté de chez Swann*. Je suis intervenu trop tard : après "*Longtemps, je me suis couché de bonne heure*", la merde rendait inintelligible le reste du texte. Alors, j'ai libéré toute la rage qui me vient chaque fois que la grossièreté agresse la beauté, et j'ai voulu obliger ce pauvre type à bouffer tout le Proust ; j'y serais parvenu, si les surveillants ne m'en avaient empêché.

Oui, je suis aussi porté à la colère. Comme mon grand-père, comme mon père. Le moindre incident réveille chez moi une tension insupportable, qui provoque alors cet eczéma désagréable. D'abord le bras, parfois le coude ou le poignet, puis il se propage sur tout le corps, et, si la crise est très violente, on m'attache les mains pour m'empêcher de me gratter jusqu'au sang.

C'est ainsi que je réagis devant la peur ou la colère (des émotions si souvent liées). La première fois que Rebeca m'a vu dans cet état, contre toute attente elle n'a pas eu peur. Nous nous connaissions depuis peu de temps. Au deuxième ou troisième rendez-vous, nous étions attablés dans un restaurant de l'Upper East Side. Rebeca s'était présentée avec un ami, un certain Robert, poète dont avait parlé le *New Yorker*. Ce type, qui aurait pu être son père, me fit dès le premier instant une mauvaise impression. Arrogant et vulgaire, il se prenait pour une symbiose de Bukowski et Paul Auster. Tout en

dissertant sur l'humain et le divin comme un oracle, il s'appliquait à enlever la peau épaisse d'une pomme de terre cuite au four en utilisant son couteau comme un scalpel. On aurait dit qu'il opérait la pomme de terre, question de vie ou de mort. Il portait une chemise à carreaux et en dessous un tee-shirt où était imprimé le mot "lithium". Je lui demandai pourquoi il portait ce tee-shirt et il braqua son couteau sur moi en me regardant comme si j'étais un imbécile. Il voulait me tourner en ridicule devant Rebeca, sans doute lui plaisait-elle et il ne comprenait pas qu'elle ait pu lui préférer un professeur espagnol – il n'était même pas capable de situer l'Espagne sur une carte d'Europe – aussi ennuyeux. Ce type était habitué à ce qu'on l'écoute sans être contredit. Il se tourna vers la salle du restaurant, comme si les clients étaient son auditoire : "Pourquoi est-ce une folie d'aspirer à construire sa propre identité ? Personne ne veut soutenir cette aspiration légitime." Et il se remit à éplucher sa pomme de terre avec un air de triomphe à peine dissimulé. J'avais soudain des démangeaisons sur tout le corps, et le désir d'arracher la tête de cet imbécile.

— Tu ne devrais pas jouer avec ce que tu ne connais pas, ni banaliser les maladies mentales, répliquai-je en maîtrisant à grand-peine le tremblement de mes lèvres.

Rebeca m'observait du coin de l'œil, me souriait et me pressait la main sous la table. La sienne, étroitement collée à la mienne, réussit à me calmer.

Rebeca et moi, on s'était rencontrés à un master de l'université de Pace à l'automne 1998. Elle arrivait de Barcelone pour travailler sa thèse sur Valentin Sokolov, et moi j'étais un ambitieux professeur invité à donner des cours en master sur Dostoïevski. Plus d'une décennie et un monde de classes et de relations sociales nous séparaient. Elle était riche et ne se souciait pas de l'avenir ; moi, je commençais à peine à forger le mien et je m'y accrochais de toutes mes forces. Mais nous avons trouvé ce dont l'autre avait besoin. J'ai toujours désiré ce qu'on ne peut pas avoir, et elle était un défi permanent : intelligente, intransigeante, drôle, cultivée, et la meilleure amante que j'ai jamais eue. Ce qu'elle a trouvé chez moi, c'est difficile à savoir. Peut-être s'est-elle éprise des instants :

les soirées dans un café de Harlem, la plénitude de la neige sale entassée sur l'embarcadère de Coney Island, notre table au Nathan's, où nous partagions un hot-dog sous un ciel bouché. J'entends encore le son métallique de la grande roue Wonder dont les nacelles vides se recouvraient de blanc, les entrelacs des montagnes russes Cyclone et la sirène du transbordeur au loin. J'aimais la sensation de froid dans les mains, quand on ne sentait presque plus le bout des doigts. Rebeca allumait mes cigarettes. Ses vêtements sentaient les Camel (ce qu'elle fumait à l'époque), son haleine le gin Rickey (ce qu'elle buvait) et sa peau un léger *Allure Sensuelle* (le parfum qu'elle continue d'utiliser). Ces trois arômes dansaient sous mon nez quand je la serrais dans mes bras et que le col remonté de mon manteau frôlait ses joues glacées. Elle aimait me parler tout bas et j'aimais l'entendre, je me laissais bercer par sa voix tranquille, sans perdre de vue les jeux du vent sur les flocons de neige, qui tombaient sans hâte et se rebellaient soudain en tourbillonnant avant d'échouer sur le sable.

On s'est mariés un an et demi après, dans la résidence d'été que ses parents possédaient sur l'île de Formentera. On était très amoureux. Et on se fourvoyait en toute bonne foi. Rebeca avait déjà une fille d'une relation précédente, Ana. Six ans et un regard si intense qu'on était obligé de baisser les yeux. D'entrée, Ana m'a prévenu que je ne lui plaisais pas du tout, et que j'aurais du mal à gagner son affection. Je n'ai jamais appris grand-chose sur son père. Rebeca m'a seulement dit qu'il avait disparu un soir entre les ombres, sans espoir de retour, et elle m'a assuré qu'il n'occupait pas la moindre place dans sa mémoire. Je savais qu'elle mentait, elle n'est pas du genre à se laisser surprendre par la vie, mais je voulais la croire. Tout ce que Rebeca disait était lourd de significations énigmatiques, et ses mots étaient le fruit d'une intelligence et d'une sensibilité admirables. J'avais parfois la tentation irrésistible de glisser la main dans sa culotte pendant que je l'incitais à continuer de parler d'un sujet quelconque. Son expression, à mi-chemin entre la pudeur et le désir, me rendait fou.

Maintenant, tout cela me semble irréel. Comme si c'était arrivé à un autre, pas à moi. Martin Pearce m'a aussi arraché ça, ma vie. Quand je tends la main pour la saisir, il n'y a que du sable entre mes doigts.

# PREMIÈRE PARTIE

Terre battue



*Barcelone, juillet 2010*

La chaleur était insupportable, au dernier étage de la rue Muntaner. On aurait dit que le monde avait pris feu à huit heures du matin. La pire journée de la pire vague de chaleur de ces dernières années. On ne cessait de le répéter à la radio, dans les journaux, à la télévision, et cela renforçait la sensation qu'enfin la race humaine allait s'éteindre dans les flammes d'une apocalypse.

Diego ne parvenait pas à conjurer l'impression de fondre sur place, et pourtant il était tout nu. La sueur dégoulinait sur son ventre, sous les testicules, entre les fesses. Allongé par terre sur le dos, il avait le même angle de vision que l'insecte Gregor Samsa, un cafard les pattes en l'air : il observait les pieds écornés de la table, les miettes de pain sous le lit, le paquet de poussière derrière la porte, les fourmis qui rôdaient de façon suicidaire autour du trou d'écoulement de la douche. Les orteils de la fille... Comment s'appelait-elle ? Beatriz ? Diana ? Gloria ?... Il avait oublié son prénom aussi vite que les précédents. Elle fredonnait en se savonnant sous la douche et ses cheveux blonds étaient prisonniers d'une bulle de savon qui glissait lentement sur les carreaux de céramique. Diego regarda le plafond. Les pales du ventilateur tournaient à une hauteur inaccessible avec une lenteur désespérante, comme si au lieu de se battre contre l'air elles étaient aux prises avec d'épaisses vagues d'huile. Son esprit réduit à l'état de gouttière se demanda ce que faisait son épouse, pendant qu'il la

trompait avec une femme qui aurait pu être sa fille. Elle arrosait les plates-bandes, ou bien elle prenait un café à la terrasse du restaurant du Torreón, en contemplant la mer.

La jeune femme réapparut, laissant un sillage de gouttes et l’empreinte de ses pieds par terre, et chercha ses vêtements dans les draps en désordre. Elle suivait son cours de sémiologie, assise au fond, près de la sortie. Entre les plis de la chemise ouverte pointaient un sein tout rose et un petit mamelon. Sans le maquillage de la veille au soir ni l’audace de l’alcool, elle se montrait telle qu’elle était : une jeunette à peine plus âgée qu’Ana. Je suis officiellement devenu un cliché, pensa Diego.

— Tu n’as pas vu ma culotte ?

Le doigt de Diego indiqua un coin du lit.

C’était une culotte sans charme, presque virginale, ce qui le démoralisa encore plus. Il voulait que la fille s’en aille, comme il voulait qu’elles s’en aillent toutes, après avoir voulu se fourrer entre leurs jambes. Elle s’en aperçut et le gratifia d’un regard moqueur.

— Des remords ? lança-t-elle avec un petit rire ironique qui roula comme une bille jusqu’aux oreilles de Diego.

Il secoua la tête, sans décoller du sol. Ce n’étaient pas des remords, c’était le désir qui une fois satisfait répugne, le vide qui succède à l’aumône. La déception, uniquement. Quand on a connu l’extraordinaire, la punition de l’ordinaire est insupportable.

— Tu ne t’es jamais demandé pourquoi le bonheur est moins supportable que le malheur ?

La fille lui lança un regard inquiet.

— On a baisé, c’est tout. Rien d’inoubliable, d’ailleurs. Pas la peine de prendre de grands airs.

Diego sourit d’un air las.

— Tu es trop jeune pour me gratifier de ta condescendance. Tu ferais mieux de te barrer.

La fille finit de s’habiller en hâte et se tourna vers Diego avant de partir.

— Tu es vraiment tordu, tu sais !

— Ça fait partie de mon charme.

— Tu es un gros con.

Diego eut un soupir de soulagement quand la porte claqua. Bien sûr qu'il en était un.

Et maintenant, place au rituel habituel : le dégoût de soi-même, la culpabilité et la ferme intention de s'amender et de s'appliquer à être un bon époux pour Rebeca, un bon professeur pour ses élèves, un bon père pour Ana. Il avait besoin d'ordre, de stabilité, d'objectifs clairs. Faire un peu d'exercice, fumer moins, ne plus boire et rédiger enfin cet essai qu'il repoussait depuis des mois. Il savait qu'il ne tiendrait aucun de ses engagements. Son talent, c'était la démolition. Son grand-père avait raison, le bonheur ne ressemble jamais à ce qu'on a imaginé. Il est fragile et volatil. En revanche, le malheur lui convenait parfaitement, c'était une roche noire et fiable. Il était un malheureux de vocation.

Il alluma une cigarette et observa la fumée qui s'élevait, tandis que la cendre tombait dans le creux de sa poitrine. Il écoutait les rumeurs de la circulation par la fenêtre ouverte. Une légère brise souleva le rideau, mais ce n'était qu'un mirage. Quelques minutes passèrent. Il fallait qu'il se lève, sinon la tentation de rester soudé au sol serait trop forte. Il récupéra son téléphone, appela Rebeca et débita les mensonges habituels, avec beaucoup de naturel, sans enthousiasme suspect. Il était censé avoir passé le week-end à un congrès à Cadix. Il inventa quelques anecdotes qui déclenchèrent ses rires, demanda des nouvelles d'Ana et dit qu'il partait pour l'aéroport de Jerez. S'il n'y avait pas de retard, il arriverait dans l'après-midi. En réalité, il était à moins de vingt minutes de chez lui ; il devrait traîner dans la ville jusqu'à cette heure-là.

— Tu te rappelles que ce soir nous avons un dîner ? On reçoit Orlando et sa nouvelle compagne.

Diego l'avait oublié, ce maudit souper mensuel.

— Rassure-toi, j'arriverai à temps.

Il posa le téléphone sur le lit et passa à la salle de bains, contempla son reflet dans le miroir plein d'éclaboussures d'eau savonneuse et eut l'impression d'être devant un visage qui ne lui était pas très familier. Il ne se sentait pas concerné par cette bouche, ce nez ou ces pommettes, il ne trouvait aucune qualité à ses traits. Un homme qui aurait pu être n'importe qui.

Il se lava les dents en frottant très fort, pour se débarrasser de la saveur d'une chatte qui lui collait aux gencives, à la langue et à la gorge, accusatrice. Il ne cessa de frotter que lorsqu'il se mit à recracher du sang. Ensuite il s'arracha la peau avec une éponge sous la douche froide pendant une bonne demi-heure.

Dans l'ascenseur, le téléphone sonna. Il fut étonné de voir le nom de son frère sur l'écran. Octavio ne l'appelait que pour des raisons importantes. Et ces dernières années, il n'y avait rien eu d'important à partager. Il décrocha avec précaution.

— Ça fait un bail, Octavio.

La voix de son frère semblait être à mille kilomètres de là. Il aurait pu être sur la lune, tant cette voix était lointaine. Il semblait fatigué, on entendait des murmures en bruit de fond, la télévision et l'aboiement d'un chien. Il respirait fort, la bouche collée au téléphone.

— Je t'appelle parce que papa est mort cette nuit.

Diego ne réagit pas.

— Tu ne dis rien ?

Diego ne savait pas quoi dire. Il apprenait la mort de quelqu'un qui à ses yeux était mort depuis vingt ans.

— Qu'est-il arrivé ?

— Une hémorragie cérébrale. Le gardien de la propriété l'a trouvé ce matin à la première heure, étalé dans le couloir. Dès que je l'ai appris, j'ai appelé les autres. Nous sommes tous ici, à la Grande Maison.

Ce "tous" l'excluait, lui, bien entendu. Diego imagina son autre frère et sa sœur, Alberto et Gloria, avec leurs compagnons respectifs et leurs enfants, ses neveux et nièces dont il avait oublié le nom et l'âge. Sa mère n'était sans doute pas avec eux, même s'ils l'avaient prévenue, question de convenance. Les petits villages sont très à cheval sur les principes. Quant à Liria, il ne leur serait même pas venu à l'idée de lui dire un seul mot. Elle avait cessé d'exister pour la famille depuis belle lurette.

— Tu vas venir à l'enterrement ? lui demanda Octavio sans conviction.

Que feraient-ils du corps du vieux ? se demanda Diego. Ils le mettraient dans le cercueil, paré de son plus beau costume trois pièces, veste, gilet et cravate, et de chaussures à la pointe impeccable, avec un double nœud qu’il faisait mieux que personne. “Comme des ailes de papillon, voilà comment il faut nouer les lacets.” Diego ignorait s’il s’était laissé repousser la barbe ou s’il avait décidé de la raser. Sa pire époque fut celle de la moustache – une moustache épaisse et sombre qui lui donnait l’allure du méchant dans un film mexicain –, mais elle ne dura pas. Il aimait les costumes gris avec un peu d’éclat, à l’ancienne mode, amples et confortables. Octavio le maquillerait : il donnerait un peu de couleur aux joues, enlèverait les poils dans les oreilles, lui couperait les ongles et lui tacherait les sourcils. En fin de compte, son frère prenait à cœur de rendre les morts plus décents. Le vieux ne pouvait pas être entre de meilleures mains.

Son père était surtout un déguisement. Fut un temps où il adorait toute cette quincaillerie : les chaînes, les gourmettes, les chevalières et les montres-bracelets dorées. Un jour, tout changea. Certains ne savent pas devenir riches, mais il avait consacré sa vie à s’y préparer. Il fut plus distingué, il se comporta comme s’il avait appris l’élégance au berceau. Il portait des boutons de manchette, des foulards de soie italienne, des épingles en or sur des cravates de qualité. Il était convaincant dans son nouveau rôle ; là, on aurait pu dire que l’habit faisait le moine.

— Diego, tu es toujours là ? J’ai besoin de savoir si on peut compter sur toi.

Il se regarda dans le miroir de l’ascenseur et vit l’eczéma qui dépassait du col de sa chemise.

— Il faut que je réfléchisse, Octavio. Je te rappellerai.

Barcelone s’étalait sur des rues vides, des bus vides, des terrasses de bars vides, des trottoirs vides, des stations de taxis vides. Persiennes baissées, feux de circulation fantasmagoriques, et une arroseuse municipale qui inondait le macadam brûlant, répandant des particules cristallines d’une fraîcheur

agréable. On aurait dit que toute la ville était en vacances, en ce dimanche estival. Il aimait cet état d'attente, les balcons aux ferronneries rouillées, les fleurs au pistil métallique, les jardinières en plastique, les toitures festonnées d'antennes et de pigeons, et la mer au loin ; une mer félonne, crasseuse et portuaire. Un vieux cherchait l'ombre des bananiers pour se protéger du soleil. Il traînait un petit roquet qui tenait à flâner chaque arbre. Le vieux semblait déconcerté. Il s'arrêta et regarda le ciel en mettant sa main en visière. Peut-être avait-il entendu le rugissement d'une météorite ou senti le battement d'ailes d'un présage. Une touffe de poils blancs dépassait de sa chemise ouverte, trempée de sueur.

Diego pensa à son père. Il l'imagina lors de sa dernière nuit, se levant au petit matin et traînant ses pantoufles dans le couloir obscur qui va de la chambre à la salle de bains, pour se vider la vessie. Seul dans la Grande Maison, tel un roi abandonné par ses sujets, chassant les fantômes et injuriant les ombres. Diego croyait entendre son père, son soupir de soulagement et le jet de son urine tombant dans la cuvette, éclaboussant le bord et souillant ses pieds, le front sur l'avant-bras appuyé sur les carreaux, la main droite soutenant son goupillon. Sans savoir que lorsqu'il retournerait au lit, les veines de son cerveau allaient éclater l'une après l'autre.

Il ne savait ce qu'il devait éprouver. Entre son père et lui, les sentiments n'avaient jamais été clairs. Le vieux était un despote capricieux, imposant sa volonté presque sans l'exprimer. Il ne tolérait pas la dissidence. Sa phrase préférée : "C'est ainsi, parce que je l'ai dit." Dieu parlait, et il n'y avait qu'à obéir. Malgré cela, il pouvait recourir sans scrupule au chantage émotionnel, vous embobiner avec des embrassades et des éloges, et moduler sa voix pour avoir l'air d'être proche et aimable, si cela lui convenait. Diego ne comptait plus les fois où il était tombé dans le piège. Comme lorsqu'il avait décroché son premier travail, serveur dans un bar lors des fêtes du quartier, à l'âge de quatorze ans. Son père avait pris l'habitude de venir tous les après-midi, de s'asseoir sur une chaise en plastique de la terrasse et d'allumer un cigare, défiant et seigneurial ; alors, il commandait un gin tonic, et quand Diego

le lui apportait, il n'hésitait pas à le ridiculiser haut et fort : "Tu ne sais pas tenir le plateau, il manque des glaçons dans le verre, la table est sale, la monnaie ne tombe pas juste." Il trouvait ce genre de boulot indigne pour ses enfants, mais un jour il lui *emprunta* sans scrupule l'argent qu'il avait gagné ; il voulait faire un cadeau à sa mère, prétendait-il, et c'étaient seulement quelques milliers de pesetas. Diego les lui donna. Il ne pouvait rien lui refuser. Sa mère n'entendit jamais parler du moindre cadeau, et cet argent fut très certainement perdu au bingo ou aux courses de lévriers.

Cependant, il n'était pas toujours inspiré par l'égoïsme. Il pouvait être chaleureux, drôle et attentionné. Presque heureux. Diego se souvenait de lui, en caleçon, au milieu de la salle de séjour, faisant des poids avec Octavio suspendu à un bras et lui à l'autre, comme les costauds dans les cirques, pendant que Liria applaudissait, criait et sautillait sur le canapé, avec un drôle de rire, en culotte, le nombril à l'air et le bavoir plein de bouillie. Son père riait, Octavio et Diego riaient. La mère contemplait la scène, souriait et hochait la tête. Oui, parfois, ils avaient dû être heureux. Tout n'avait pas pu être que mensonge.

Il récupéra sa voiture au parking et roula jusqu'à la Ronda de Dalt. À l'échangeur de la Trinitat, il vit le château de Torrebaró au sommet de la colline. On aurait dit le caprice d'un fou : il n'avait rien à voir avec un château, c'était beaucoup plus modeste, une sorte de tour de guet de style médiéval.

Le cœur de sa géographie émotionnelle, le paysage de son enfance. Il décida d'y monter. Il n'avait pas mis les pieds dans ce quartier depuis des années, mais le passé était sans doute un refuge plutôt sûr. Ou peut-être avait-il besoin de confirmer un échec, celui de son père, et le sien propre.

La route étroite gagnait de la hauteur rapidement. Plus haut, le macadam devenait irrégulier, et bientôt apparurent les pins rachitiques, les antiques cyprès et les figuiers de Barbarie. En haut de la colline, on avait une vue privilégiée sur Barcelone. Un peu d'air se faufilait entre les buissons. Tout

était silencieux, hormis quelques chants d'oiseaux, l'aboie-  
ment rauque d'un chien au loin et les rumeurs de la ville à  
ses pieds. Il descendit de voiture et regarda les escaliers en  
béton qui descendaient jusqu'au quartier de Roquetes, où  
commençait la civilisation, et il crut voir son père, quarante  
ans en arrière, en bleu de travail, les cheveux et les bras macu-  
lés de plâtre et de ciment, montant ces escaliers, portant une  
cuvette de WC sur le dos. Ils ne seraient plus obligés d'aller  
faire leurs besoins dans la nature, ni dans la cabane sur une  
planche crasseuse au-dessus de la fosse, avec un trou au centre  
qu'il ne fallait pas rater. Un vrai cabinet, comme chez les gens  
de la ville. Malheureusement, son père n'était pas plombier.  
Sans chasse d'eau et sans tuyau d'évacuation, ce WC était sim-  
plement un siège pour ne pas cagner debout.

Il était difficile de préciser à quelle époque de la mémoire  
de la ville appartenait ce quartier caché dans les replis de la  
montagne. Torrebaró. Peu de choses avaient changé depuis  
l'arrivée de son grand-père Simón et de son père en 1950. Il  
y avait quelques renseignements dans les livres : le maire de  
l'époque (le baron de Terrades), le nombre d'habitants de la  
ville (1 321 878, sans compter son père et son grand-père, ni  
les centaines d'Andalous, de Murciens et d'Estrémègnes invi-  
sibles qui vivaient sur cette colline), les événements sportifs (la  
Coupe du monde de football au Brésil, la finale de la Coupe  
du Généralissime de rugby sur le terrain de la Foixarda, la vic-  
toire du cycliste Emilio Rodríguez au Tour d'Espagne), les films  
et les spectacles à l'affiche (*Agustina de Aragón*, *Les Déracinés*,  
*El capitán Veneno*, *L'Amour sorcier*, *Las mocedades de Hernán  
Cortés*), ce que racontaient les journaux, la radio et les actuali-  
tés cinématographiques, le NO-DO (les troupes communistes  
franchissant le 38<sup>e</sup> parallèle en Corée, l'exécution de Manuel  
Sabaté, l'inauguration du Talgo)... Mais tout cela ne signi-  
fiait pas grand-chose. Diego ne savait pas si les villes étaient  
dotées d'une identité propre en marge de ses habitants, s'il était  
possible de leur attribuer des qualités et des défauts humains,  
si elles tombaient malades et vieillissaient, ou si elles étaient  
éternelles tant qu'elles n'avaient pas disparu. À quoi bon ima-  
giner cet ossuaire infini sur lequel s'érige le présent des villes.

Qu'était alors ce paysage qui s'étendait à ses pieds ? Un mot : *charnego*. C'était un mot du passé, qui restait néanmoins cloué comme une écharde au fond de sa mémoire, craché avec mépris sur les nouveaux arrivants par ceux qui se considéraient comme propriétaires de la terre, ceux qui avaient toujours été là, même si tout le monde vient forcément de quelque part. Synonyme de loqueteux, mort de faim, ce mot était le doigt qui désigna son grand-père, son père, et lui-même, pendant longtemps.

Barcelone n'avait jamais rien eu pour eux. S'ils pensaient arriver à l'Eldorado, ce que trouvèrent son père et son grand-père en débarquant de leur village, ce fut un sol mou que la pluie transformait en torrents d'eau sale entraînant toutes sortes d'immondices dans une décharge en bas de la colline. Une décharge qui tournait le dos à la vraie ville, où s'accumulait la misère, couche après couche, année après année, fossilisant les cadres de vélos, les boîtes de détergent, les carcasses de postes de radio, les chaussures sans lacets. Ce n'était pas la terre des hommes, même si des hommes l'habitaient, disputant le territoire aux pigeons boiteux, aux chiens galeux et aux rats noirs. Un marché visité à l'occasion par les mouettes, où surgissait parfois un cadavre privé de son histoire.

Malgré tout, Diego éprouva une joie inattendue en découvrant les maisons agglutinées sur le versant abrupt de la montagne. Ce n'étaient plus de simples cabanes fabriquées avec toutes sortes de matériaux, comme celle où il avait grandi. Maintenant, les rues étaient goudronnées, éclairées, il y avait même un bus qui montait en haut du quartier. Des constructions solides, des voitures, des motos, un camion qui livrait des bombonnes de butane, des antennes paraboliques sur les toits. Torrebaró n'était plus le cloaque que son grand-père et son père avaient trouvé, ni les rues que Diego parcourait de haut en bas, suivi d'Octavio et d'Alberto, armé d'un bâton en guise de lance. Le quartier avait conservé son calme de lazaret, mais ses habitants avaient désormais d'autres noms, une autre couleur de peau et d'autres coutumes, qui cohabitaient tant bien que mal avec ceux qui n'avaient pas pu ou pas voulu quitter ces lieux.

Il descendit l'étroit sentier qui menait au château, s'assit sur une grosse pierre au-dessus du réservoir d'eau et alluma une cigarette. Assis au même endroit, son père avait découvert les îlots d'immeubles de l'Eixample, la Sagrada Familia, les tours de la centrale thermique de Sant Adrià et les milliers d'antennes et d'étendoirs des constructions qui dévalaient la pente jusqu'au bord même de la Méditerranée. Le diable avait dû le tenter, *Je te donnerai toutes ces choses, si tu te prosternes et m'adores*, et son père l'avait cru. On pourrait dire que la bataille entre la ville et son père avait connu des moments épiques, à l'image du siège de Troie. En un sens, cela avait ressemblé à son histoire avec la ville. Une relation d'amour et de haine. Diego et son père, deux mémoires du même paysage, deux enfants à des époques différentes, griffonnant des symboles étranges sur le sol avec une branche, les yeux mi-clos, offrant leur visage au soleil, avec le même sourire féroce, résolu, suicidaire. Et la certitude absolue qu'il n'y a pas d'autre destin que celui qu'on se forge.

Il essaya, en vain, de localiser son ancienne maison. On voyait les toits en terrasse et les draps étendus sur des cordes vertes, bercés par la brise qui apportait le parfum des figues mûres, le soleil aveuglant sur le carrelage où le linge gouttait et laissait des sillons humides qui s'évaporaient aussitôt. Il croyait voir sa mère, la nuque basanée et les cheveux rassemblés en un chignon, les pinces à linge en bois entre les dents : ses bras fins et ses mains menues étendaient la lessive, tandis qu'elle fredonnait une chanson de José Luis Perales. Dans un recoin de ce souvenir, il y avait un enfant, lui-même à sept ou huit ans, le menton sur les genoux serrés entre ses bras, qui ne quittait pas des yeux le sillon jaunâtre que le savon n'avait pu effacer sur un des draps. Il savait ce qui allait se passer et il se grattait frénétiquement, sans voir qu'il saignait. Enfant, Diego faisait pipi au lit toutes les nuits, en dépit de tout. C'était inévitable, même s'il essayait de rester éveillé, même si, désespéré, en se couchant il nouait un élastique à double tour autour du prépuce.

Il poussa un profond soupir. Il n'était plus cet enfant, il ne devait plus avoir peur. Pourtant, il ressentait un poids sur la poitrine, qui l'étouffait. Cette colline était le squelette de sa

mémoire. Où qu'il aille, le plus loin possible, il était toujours là. Comme une vérité sur tous ses mensonges.

Il n'avait jamais mentionné ce quartier auprès de ses collègues de l'université ou de ses amis, il n'avait pas davantage parlé à Rebeca de ces vieilles histoires, comme s'il avait honte de ses origines. À un moment de sa vie, il décida de se réinventer, à partir du néant. Il renonça à ses racines, inventa une autre histoire, tissa une toile d'araignée où se confondraient la fabulation et la réalité. Une version courte et compacte que les autres pourraient admettre et applaudir, celle du gars d'origine modeste qui s'était fait lui-même, l'histoire d'une réussite. Dans ce récit, son père était une absence récurrente, ses frères et sœurs des souvenirs diffus et sa mère une dame un peu folle qui lisait l'avenir dans les cartes de tarot. Et son enfance était une passerelle qu'il fallait traverser en courant pour atteindre la rive de l'homme adulte sans se mouiller les pieds. Bien entendu, tout le monde ignorait l'existence de Liria.

Quelques-uns remarquaient les incohérences, mais à quoi bon creuser. En fin de compte, ce professeur d'université n'avait rien d'extraordinaire, si ce n'était d'avoir épousé une femme très belle et très riche. Ainsi, tout le monde acceptait que Diego soit ce qu'il semblait être : un brave type à qui la vie avait souri sans qu'il ait fait grand-chose pour le mériter. Les amis s'étonnaient, la première fois qu'ils mettaient les pieds chez lui : une maison face à la mer, la bibliothèque, la collection de tableaux qui incluait des gravures de Lucian Freud et des peintures de Nicolas de Staël. Les cloisons transparentes et le mobilier en verre et acier créaient une sensation diaphane et lumineuse, une invitation à l'optimisme, un espace hygiénique, sain, qui entretenait l'illusion que Diego savait où il allait et qu'il se débrouillait très bien. "Comment as-tu obtenu tout ça ?" lui demandaient ces regards, avec l'éclat tiède de l'envie dans les yeux.

Il regarda sa montre. C'était l'heure de reprendre la comédie.

Diego prit la voie rapide qui menait à l'aéroport ; arrivé à la côte, il s'engagea dans le chemin sableux du lotissement

de grand standing où il vivait. La plage se vidait peu à peu des baigneurs et retrouvait le calme qu'il aimait, les dunes, la végétation sauvage, les pinèdes. Il activa la commande de la grille et suivit le chemin gravillonné jusqu'au garage, longeant la piscine et la cahute où il entretenait sa moto.

Pendant quelques minutes, il resta dans la voiture, profitant de l'air conditionné, écoutant la cantate BWV 147 de Bach, contemplant les chaises autour de la table en bois du jardin, anticipant avec lassitude la soirée qui l'attendait. Orlando, son supérieur à l'université, et sa nouvelle conquête. La perspective de conversations prétentieuses. Rebeca s'était occupée de tout, bougies, verres à pied, bon vin et décoration florale. Une parfaite hôtesse. Orlando ne se lassait pas de louer sa beauté et son intelligence, son esprit et son génie ; parfois, Diego pensait que sa femme était le fantasme humide de son chef. Ce que ses pépées ne pourraient jamais lui offrir.

Quoi qu'il en soit, Rebeca pouvait séduire n'importe qui sans même l'avoir voulu. Elle était efficace quand elle défendait ou critiquait un livre intéressant, attentive et perspicace, posant la bonne question au bon moment. Ses dîners étaient réputés, tout le monde rêvait d'être invité à ces soirées triées sur le volet, entre frivoles et intellectuels, avec des femmes qui voulaient ressembler à Frida Kahlo ou être des modèles dans une peinture de Hopper, et des hommes intimidés qui feignaient d'être décontractés en leur compagnie. Rebeca maîtrisait avec naturel l'espace et la mise en scène de n'importe quelle réunion ; elle préparait tout pour jouer avec avantage et personne ne remarquait ses déploiements stratégiques : qui était assis à côté de qui, quelle musique de fond on entendrait, quel vin servir en premier. Elle savait admirablement bien se contrôler, mais encore mieux contrôler les autres, se glisser dans un scénario étudié à l'avance, sans surprises. Même quand ils étaient seuls, elle jouait son propre rôle, blottie comme il se doit dans un coin du canapé, les genoux repliés, tenant sa cigarette entre ses doigts de façon très étudiée, jouant habilement le numéro des lunettes : elle les cherchait entre les coussins, les chaussait avec un calme théâtral et imitait les thérapeutes lacaniennes, cet air

d'intellectuelle égarée qui caractérisait les femmes névrosées des films de Woody Allen.

Autrefois, Diego trouvait ces manières amusantes, mais cette époque était loin.

La cantate de Bach arrivait à la fin du dixième mouvement, une aria pour soprano. Son passage préféré. Bach y atteignait son apogée : toute cette beauté artistique devenait un élan d'intelligence et de profondeur. Ce qui le poussait aux larmes, inévitablement. *Jesus bleibet meine Freude.*

Qu'aurait pensé son père de la vie que son fils menait ? “Tu t'es toujours cru meilleur que nous, avec tes livres, tes disques et tes peintures. Tu avais pris la route de la richesse et ta bagnole a basculé dans le fossé.”

La soirée se déroula comme Diego le redoutait. Le faible éclat de la guirlande creusait les visages autour de la table et laissait dans la pénombre le reste du jardin, à l'exception de la lumière des projecteurs qui, du fond de la piscine, répandaient un spectre de lueurs bleues et vertes sur la pelouse. Vers la fin du dîner étaient apparus les cigarettes et les petits verres de liqueur, et la conversation était devenue chorale, s'élevant légèrement au-dessus du murmure de l'eau de la piscine. Orlando racontait une anecdote et sa compagne du moment acquiesçait, fascinée. Depuis qu'il avait divorcé de Cristina, son épouse pendant plus de quarante ans, Orlando courait de femme en femme comme un poulet sans tête. La nouvelle élue semblait avoir maigri un peu vite et la peau pendait sur ses bras et son cou. Elle avait à peine ouvert la bouche de toute la soirée, se contentant de sourires gênés ou de commentaires sans risque. Diego l'épiait attentivement. La pénombre la favorisait, dissimulant les rides et permettant de spéculer sur son âge, sur la véritable couleur de ses cheveux et sur le collier qu'elle arborait sur son décolleté généreux. Elle lançait des regards subjugués à Orlando, sans croire à la chance qu'elle avait eue.

Elle n'avait même pas conscience de la coquetterie pathétique que ce vieux beau étalait devant Ana. Rebeca ne semblait

pas non plus l'avoir remarqué. Mais Diego s'en était aperçu. C'était la deuxième fois que son chef posait la main sur la jambe de sa fille avec une familiarité qui n'avait rien d'innocent. On aurait dit qu'Ana était très à l'aise dans cette situation, mais en croisant fugacement le regard grave de Diego elle tordit le nez, comme si une poubelle pourrie empestait la maison.

Les raisons pour lesquelles Ana détestait Diego étaient nombreuses, mais elle le détestait surtout parce qu'elle lui en voulait d'exister, avec cette sorte de cruauté que les adolescents infligent à leurs parents sans réelle raison. Peut-être parce que la cruauté est facile, gratuite. La plupart du temps, Diego essayait d'ignorer ces insolences et il vivait avec Ana une *drôle de guerre*, dans laquelle Rebeca jouait le rôle épui-sant de médiatrice. Mais les conflits étaient inévitables.

Ce soir-là, Ana prenait plaisir à le provoquer à ce jeu insensé, riant sottement aux plaisanteries d'Orlando ou laissant celui-ci lui parler tout bas à l'oreille. Diego sentit monter une démangeaison intense sur les mains et entre les cuisses. Il essaya de dissimuler, feignit de s'intéresser aux propos de Rebeca, se servit un peu de gin, alluma une cigarette, essaya de ne pas regarder Ana, d'afficher un air serein. Mais il finit par craquer et lança un sourire glacial à son chef, agrémenté d'un regard impassible :

— C'est bientôt ton anniversaire, Orlando. Comment vas-tu fêter tes soixante ans ? Penses-y, ça en vaut la peine. Quant à nous, on va voir comment fêter les dix-huit ans d'Ana.

L'ambiance de la soirée connut un changement. Même le bouillonnement des bulles de la piscine était devenu gênant. Ana redressa fièrement le menton, et l'espace de quelques secondes on crut que l'affrontement entre elle et Diego serait inévitable. Ses yeux étincelaient, furieux.

— Je crois que je vais partir. Des amis m'attendent pour aller à la plage, dit-elle.

Elle maîtrisait sa rage à grand-peine. La relation entre eux n'avait pas toujours été ainsi. Même si les débuts avaient été difficiles, tous deux étaient devenus inséparables, et leur union était aussi naturelle que celle de l'arbre avec ses racines.

Ana racontait tout à Diego, et il savait l'écouter, la guider, lui apporter sécurité et amour. Un amour dont Diego ne se serait jamais cru capable. Cette fille aux yeux noirs et à l'air grave était tout ce qu'il désirait, tout ce qu'il osait espérer, au point de sentir un léger pincement quand elle se suspendait à son cou. Il pouvait l'aimer avec une intensité incroyable en la regardant pendant que Rebeca lui donnait son bain ou quand il la conduisait jusqu'à l'école en la tenant par la main. Cette situation changea, non pas du jour au lendemain, mais de façon progressive. Sans savoir comment, il la perdit. Ana contestait toute décision, si insignifiante soit-elle, elle lui envoyait des grimaces et des regards de mépris et de dégoût, et lui cachait des choses. Maintenant, il n'y avait plus entre eux que soupçon et hostilité.

La fin de la soirée fut un désastre, en dépit des efforts de Rebeca.

— Que signifiait cette histoire, au dîner ? lui demanda-t-elle quand ils se retrouvèrent seuls.

Elle déboutonnait sa blouse devant sa coiffeuse et cherchait Diego dans le miroir.

— Tu n'as rien remarqué ? Orlando et ta fille jouent à un jeu des plus inquiétants.

Rebeca avait un peu forcé sur l'alcool. Diego s'inquiéta en voyant de quelle façon elle le regardait en enlevant ses boucles d'oreilles : dans ces cas-là, la nuit s'annonçait difficile.

— Ne dis pas de bêtises. Orlando est notre ami, ton chef. Et il pourrait être le grand-père d'Ana.

Diego ne répondit pas. En effet, peut-être était-il un paranoïaque qui voyait partout de la saleté. En tout cas, il n'avait pas envie de provoquer une dispute qu'il savait perdue d'avance. Il avait la tête ailleurs. Elle était tournée vers le Village et la Grande Maison, où ses frères et sa sœur veillaient le corps de son père.

— Comment s'est passé le congrès ? Il y avait du monde à tes conférences ?

Diego détourna précipitamment la tête pour échapper à ce regard. "J'ai couché avec une de mes étudiantes, je l'ai prise par-derrière et j'ai éjaculé dans sa bouche. À vrai dire, elle n'était